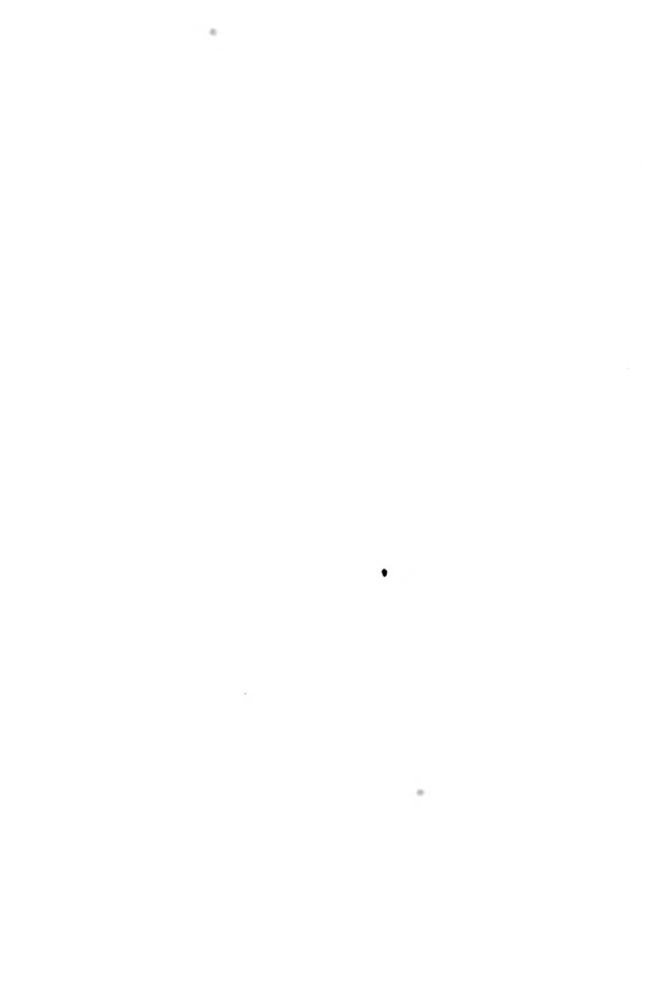
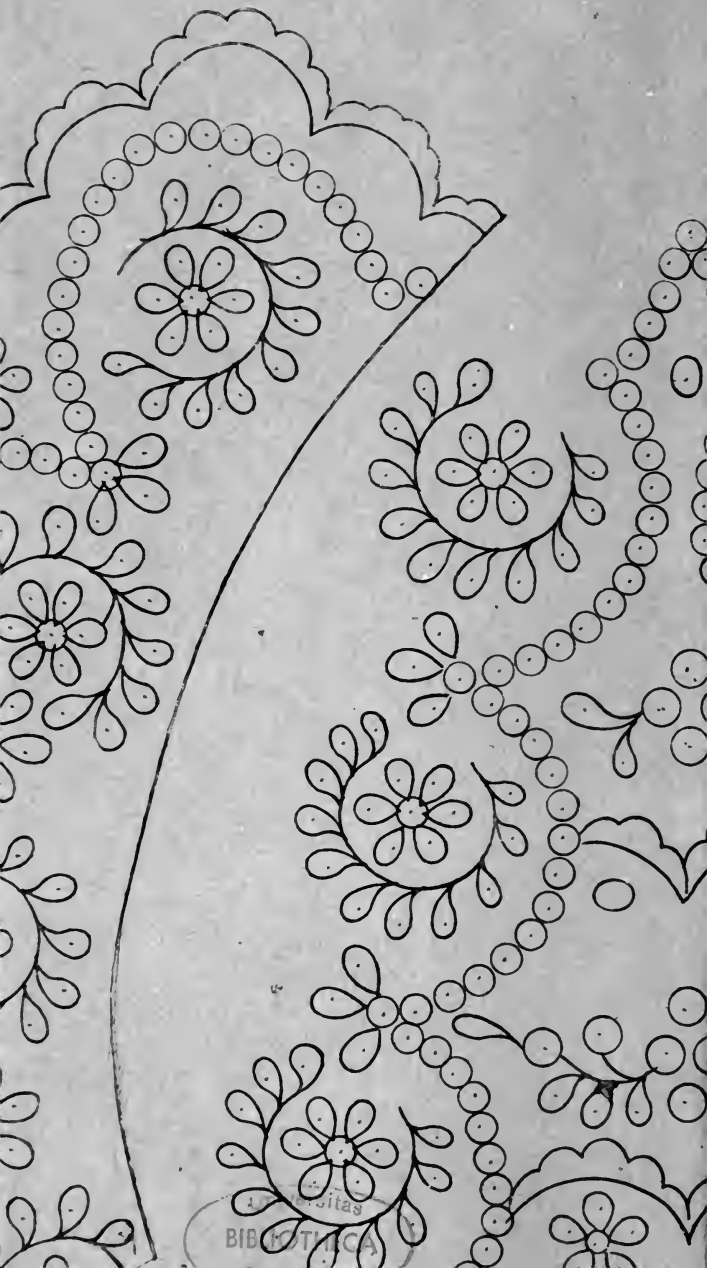


Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto



• Anot chez le. Degrain
prior.



JANOT,
CHEZ LE DEGRAISSEUR,
OU
A QUELQUE CHOSE
MALHEUR EST BON,
PROVERBE.

*Représenté pour la première fois au Théâtre des
Variétés amusantes, le Lundi 18 Octobre 1779.*

Par M. DORVIGNY.

Prix 1 liv. 4 s.



A A M S T E R D A M.

Et se trouve A PARIS.

Chez la Veuve BALLARD & Fils, Imprimeurs
du Roi, rue des Mathurins.

— — — — —
M. D. C C. L X X X.



A C T E U R S.

J A N O T.

S I M O N, Maître Dégraisseur.

Madame S I M O N.

L A C O M T E S S E.

Mademoiselle C O U R T O I S, Femme de
Chambre.

L' A B B É.

L E S U I S S E.

L E C L E R C.

P E R R E T T E, Fille de boutique de Simon.

La Scène est dans la boutique de Simon.

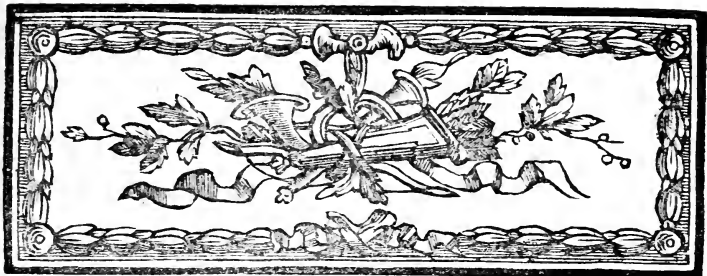
PQ

1981

.D4J3

1780

Collection



JANOT,
CHEZ LE DEGRAISSEUR.

*Le Théâtre représente la boutique du
Dégraisseur.*

SCÈNE PREMIÈRE.

JANOT, PERRETTE.

JANOT.

COMMENT que c'est que vous dites donc ça, Mamzelle? Est-ce que vous n'voyez-t'y pas ben que c'est moi.

A ij

J A N O T,
P E R R E T T E.

Oh ! ma fine , ça s'peut ben que ça foye vous.
Mais j'n'avons pas un brin de souvenance de
vor'figure.

J A N O T.

C'est pourtant ben la même avec quoi que je
suis venu pour une veste , l'aut'jour qui f'soit
nuit , que vous étiez toute seule , où ce qui n'y
avoit tout plein de ... de cambouy dessus.

P E R R E T T E.

Ah ! je nous rappellons un tantinent ; où ce
que j'avions idée mêmeement que c'étoit de...

J A N O T.

Tout juste. Pas vrai que vous y êtes à pré-
sent ?

P E R R E T T E.

Oui , oui. Oh ben ! mais je l'avons fourée là
avec les autres. L'Bourgeois est forti , mais quand
y rentrera y commencera par les pus pressées , &
la vôtre passera à son tour.

J A N O T.

Ah ! jarny , l'pus pressé c'est moi , qu'y faut
que j'rende celle-la ce soir , que c'est la veste
des Dimanches , à Dodinet , qui m'a prêté.

P E R R E T T E.

Eh ben ! y ne faut pas encore crier. P't'être qu'elle sera faite aujourd'hui. Acoutez, je v'nons justement d'acheter du savon, quand l'Bourgeois viendra, je l'y recommandrons qu'y se mette après tout de suite.

J A N O T.

Ah ! Mamzelle, je vous remercierai ben, allez. Et si vous avez queuque fois, qu'est-ce qui fait ? queuque maille d'échappée, vous n'avez qu'à venir à moi.

P E R R E T T E.

Vous êtes ben honnête. Est-ce que vous savez les reprendre ?

J A N O T.

Oh ! pas par moi-même. Mais c'est que j'ai une Coufine, sous vot'respect, au coin de la rue là, contre ste fontaine qu'est ravaudeuse. Ça fait que pour ce qui est d'une maille, voiez-vous, ou ben d'un point d'aiguille, ça n'm'embarasse pas.

P E R R E T T E.

Tredame ! quand on a comme ça des talens dans une famille, c'est ben agréable.

J A N O T.

Pas vrai, Mamzelle ? Eh ben ! ne vous en

faites pas de faute , allez , d'aiguilles , y en aura toujours cheux nous à votre service , d'acier , ce qui y aura d'pus fin encore !

P E R R E T T E.

Ça n'est pas de refus. Aussi quand vous aurez queuque tache , si vous y êtes sujet , je vous demanderons la préférence.

J A N O T.

Oh ! sujet , comme ça. Je suis assez prope dessus moi. Mais ça vient queuque fois d'une fenêtre où ce qu'on passe , & puis on attrappe ça ; vous sentez ben... Ça dépend d'un gare-l'eau d'pus ou d'moins.

P E R R E T T E.

Comment ! d'un gare-l'eau ! & vous disiez que c'étoit du cambouy.

J A N O T.

Oh ! cambouy si vous voulez. C'est ben en façon de cambouy , si non que... Oh ! le Bourgeois aura ben reconnu tout de suite ce que c'étoit.

P E R R E T T E.

Pardine surement. Ces gens-là sont au fait. Ah ça ! mais , ne m'amusez-pas plus long-tems , notre Maîtresse attend après le Savon ; j'allons l'y recommander vote veste.

J A N O T.

C'est bon, Mamzelle. Moi, je vais faire un tour chez Dodinet, pour voir si y m'a trouvé une condition comme y m'a promis dans quelque boutique. Et pis je repasseraï pour ma veste dans une heure, ou ce que si c'est prêt, vous savez ben ce que je vous ai dit pour vos mailles, ... ne vous inquiettez pas, allez ... & pis vous verrez. ... Sans adieu, Mamzelle. (*Il s'en va.*)

S C È N E II.

PERRETTE, Madame SIMON,
venant de la Chambre.

Madame S I M O N.

HE ben donc lambine ! arrive-tu, avec ce favon ?

P E R R E T T E.

Le v'là, Madame.

Madame S I M O N.

Allons, va-t'en ben vite la dedans me favonner ste robe qu'est à tremper de pis l'matin.... Moi je vas finir de nétoyer le manteau de st'Abbé qu'on doit venir chercher tantôt.

Madame, y a aussi une veste d'un pauvre diable qu'est ben pressé.

Madame S I M O N .

Ah ! ben oui, pressé ! qu'il attende, quittez donc tout ben vite. Pardi , pardi ! Chacun son tour. Allons , allons , fais ce qu'on te dit , & donne-moi ce manteau. Je l'ai promis pour ce matin. Y n'y a pus qu'à le repasser , chauffe-moi le fer.

P E R R E T T E .

En v'là un fus l'réchaud.

Madame S I M O N .

C'est bon , va savonner.

P E R R E T T E .

J'y vas , Madame. (*à part, en s'en allant.*)
Je parlerons au Bourgeois quand y rentrera.



SCÈNE III.

Madame SIMON, *seule.*

QUEUX diable de goût que ça sent donc ce manteau ? Ça porte à la tête. Ces ferluquets d'Abbés, ça a toujours un tas d'odeurs dans leux poches. Ça s'approche des femmes, ça va aux toilettes. C'est queuqu'essence. La chaleur fait sortir ça. C'est fort comme tout.

SCÈNE IV.

Madame SIMON, SIMON *rentre*
avec un paquet.

SIMON, *à lui-même.*

MAIS jarnigoy ! ce n'est-y pas un fort donc ça !

Madame SIMON.

Qu'est-ce que t'as donc à gronder, Monsieur Simon ? Est-ce qu'on ne t'a pas donné d'argent ?

S I M O N.

De l'argent? non mais en place on m'a dit des fottifes.

Madame S I M O N.

Des fottifes! & pourquoi donc ça?

S I M O N.

Je te dis que ça me passe, moi, faut qui gn'y ait queuque chose là - deffous que je ne conçois pas. Vois-tu st'habit que je rapporte?

Madame S I M O N.

Eh bien! après.

S I M O N.

Sens-le.

Madame S I M O N.

Ah! c'est singulier. . . . quiens vois-tu ce manteau?

S I M O N.

Eh bien?

Madame S I M O N.

Flaire.

S I M O N.

Ah! sarpedié.

Madame S I M O N.

C'est la même chose.

S I M O N.

Mais, dis-moi donc un peu toi, d'où diable est-ce que ça vient-y ?

Madame S I M O N.

Je n'y comprend rien ; ça ne feroit pas du musc queuquefois échauffé.

S I M O N.

Bah ! du musc ! surement non, n'y de l'ambe non pus va, & pis ce Monsieur dit que c'gout-là n'étoit pas dans son habit avant.

Madame S I M O N.

C'est peut-être aussi dans les drogues que t'emploies. Faudroit prendre garde au moins.

S I M O N.

Queuque-tu me chantes dans mes drogues, quiens de pis le tems que je travaille, tu vas m'apprendre.... y a queuque chose là-dedans qui n'est pas naturel, je te dis.... qu'est-ce qu'est venu ici pendant que j'étois dehors ?

Madame S I M O N.

Il est venu d'abord s'te petite couturiere qui a apporté son déshabillé d'indienne qu'alle s'est roulée dans l'herbe avec, au pré S. Gervais ; il est tout taché.

S I M O N .

Oh ! ben , ben ! je l'y savonnerons , avec une petite lessive y n'y paraîtra pas , après.

Madame S I M O N .

Y a encor-là l'habit d'un Milord qui étoit à parler d'affaires avec une Danseuse sur le Théâtre ; il y a tombé un lampion dessus.

S I M O N .

Aussi , pourquoi va-t-il se fourer - là ? On dit qui gn'y a rien de si tachant que ces coulisses !

Madame S I M O N .

La petite voisine delà devant a aussi apporté sa robe de nôces.

S I M O N .

Bah ! est-ce qu'elle est déjà tachée ?

Madame S I M O N .

Al a été au bal avec à ce qu'al'dit , on l'y a fait prendre des confitures , des glaces . . . si ben qu'a l'a tout poissé sa garniture.

S I M O N .

Ah dame ! vla le danger qui y a à être sur sa bouche. C'est pas la première qui s'y est attrapée

va. Eh ! dis donc ? la besogne que je t'avais laissée est-elle faite ? M'as-tu dégraissé le dos de st'A-vocat ?

Madame S I M O N.

Oui on y a reporté ce matin.

S I M O N.

M'as-tu favonné le côté gauche de ce faraud qui fait toujours chapeau sous le bras ?

Madame S I M O N.

Y a beau tems. J'ai décrassé aussi le frac de ce Gascon.

S I M O N.

C'est une bonne pratique que celui-là ! N'est-ce pas déjà sa cinquième lessive ?

Madame S I M O N.

Oui , ma foi. S'il le rapporte encor , j'ai ben peur qu'il ne reste tout entier dans la chaudiere.

S I M O N.

Ma foi c'est son affaire.... A propos , l'habit de ce Procureur , il falloit le ben soigner celui-là. Tu fais qu'il est difficile comme tout à servir.

Madame S I M O N.

Ah ! c'est que ces Messieurs - là vois - tu se connoissent en dégraissage.

Allons , mets-moi tout ça à part , pour quand on le viendra chercher que ça soit prêt. Je vais travailler là-dedans.

S C È N E V.

Madame SIMON , Mademoiselle COURTOIS,
UN SUISSSE , *entrant un peu après.*

Mademoiselle COURTOIS.

V O T R E servante , Madame Simon , je viens chercher la robe de Madame.

Madame S I M O N.

Ah ! la vlà , Mamzelle , j'allois vous la reporter.

LE S U I S S E.

Dire cin peu , vous Matame ou Mamzelle , l'y être ici la dégraisseur ?

Madame S I M O N.

Oui , voulez-vous lui parler ?

LE S U I S S E.

Non , ché fouloir que lui parle pour moi.

MADAME SIMON.

Eh ben ! y va venir. Qu'est - ce qui vous faut ?

LE SUISSE.

Auparavant faire moi la plaisir prendre foul ein prise tabac.

MADAME SIMON, *prenant du tabac.*

Après, voyons ?

LE SUISSE.

Ein petite moment. Matemoiselle encor faire moi l'honneur prendre aussi.

MADemoiselle COURTOIS.

Je le veux bien, Monsieur, & je vous remercie.

LE SUISSE.

Pon, afale, fort. (*Madame Simon éternue*)
Ah ! gouth ! à pressent faire la plaisir pour mou-
cher ein peu.

MADemoiselle COURTOIS.

Il est divertissant ; mouchons-nous pour voir.

MADAME SIMON.

Mais, où ce que tout ça nous menera enfin ?

LE SUISSE.

Faire toujours ; nous rire ben après.

Madame S I M O N.

Allons, voyons donc.

*(Elles se mouchent à diverses reprises
aux commandemens du Suisse).*

L E S U I S S E.

Fort... encor assez.

Mademoiselle C O U R T O I S.

Eh bien ! que faut-il faire à présent ?

L E S U I S S E.

A st'heure recarte vous ici. *(Il montre une
enlote.)*

Madame S I M O N.

Qu'est-ce que c'est que ça ?

L E S U I S S E.

Fous connaitre pas ?

Madame S I M O N.

Pardine, c'est....

L E S U I S S E.

Justement ; vot'mari rendre pour moi hier , faire
la plaisir toutes les teux pour sentir là - tetans.

Madame S I M O N , à part.

Ah ! je me doute de ce que c'est.

L E S U I S S E , à Mlle. Courtois.

A fous , Matemoiselle.

Mademoiselle

CHEZ LE DEGRAISSEUR. 17

Mademoiselle COURTOIS, *le repoussant.*

Laissez donc : cela sent mauvais.

Madame SIMON.

Pardine , c'est assez naturel.

LE SUISSSE.

Non Matame , l'y être pas naturel là - tetans.
J'afre taché ça à l'exercice afec ein cartouche.
L'odeir la poudre à canon l'y être ein pon l'odeir,
l'y être la parfum pour les braves soldats , . . .
mais celui-ci l'y être l'odeir pour l'ennemi quand
il afre peir.

Mademoiselle COURTOIS, *qui a développé sa robe , dit au Suisse ,*

Eloignez-vous donc , ça se communique. . .
on diroit que ma robe sent de même.

Madame SIMON.

Ah ! nous voilà perdus.

Mademoiselle COURTOIS.

Mais effectivement ; je ne fais si je me trompe.
(*au Suisse*) Voyez donc vous-même.

LE SUISSSE, *flairant la robe.*

Ia l'y est aussi,

Mademoiselle C O U R T O I S.

Madame Simon qu'est-ce que cela veut donc dire ?

Madame S I M O N.

Ma foi , Mademoiselle , je n'en fais rien.

Mademoiselle C O U R T O I S.

Ah ! bon Dieu ! voilà une robe abîmée ! je ne la reprendrai pas comme cela Madame Simon.

Madame S I M O N.

Mais ma chere Demoiselle , comment voulez-vous donc que je fasse ?

Mademoiselle C O U R T O I S.

Tout ce que vous voudrez ; mais je ne l'emporterai pas. Je vais avertir ma maîtresse , elle la prendra si cela lui convient. (Elle sort).



S C È N E VI.

Madame SIMON, LE SUISSE, SIMON.

S I M O N.

AH ! bon jour camarade. (*à sa femme.*) Qu'est-ce qui s'en va-là ?

Madame S I M O N.

Ah ! y a ben autre chose va. C'est Mademoiselle Courtois pour la robe de st'e Comtesse qu'est gâtée ; & pis v'là M^r. qui n'est pas content non pus.

L E S U I S S E.

Non cherny , je l'y être pas content.

S I M O N.

Bon , bon , camarade , faut passer par là-dessus , pour un peu d'odeur , un soldat n'est pas si délicat.

L E S U I S S E.

Comment fentreiuple ! télicat ! ... apprendre sous qu'ein l'odeir comme celui-là , il deshonne l'uniforme.

Mais au bout du compte, je ne suis pas responsable de tout ça, moi, y a longtems que je travaille. Je connois mes drogues, je fais l'ouvrage moi-même. Ainsi arrangez-vous, ceux qui ne sont pas contents n'ont qu'à se plaindre.

L E S U I S S E .

Qu'appelle-tu plaindre?... voir ben camarade, la plainte l'y être là. (*montrant son sabre qu'il a tiré à moitié.*) Charnitiaple!

Madame S I M O N , effrayée.

Au secours.... à la garde...



S C È N E VII.

LES MÊMES , PERRETTE , *accourant.*

P E R R E T T E .

E H ben ! eh ben ! quoi qu'y a donc ?

M a d a m e S I M O N .

Allez ben vite Perrette , allez chercher la
Garde , le Commissaire....

L E S U I S S E .

Ah ! terteiffle ! la Carte , la Commissaire , la
tiaple... après fous l'y afre raifon. Ché pensir pas
tout de fuite. Ch'aller moi même pour chercher
la Commissaire , ch'apporte ici ; & quand il n'a
pas faire moi chuflice , ché parle après pour toi.
Atieu camarade , tout à l'heure je reviendre dé-
graisser ton poutique. (*Il s'en va.*)



S C È N E V I I I .

SIMON, SA FEMME, PERRETTE.

S I M O N .

M A I S d'où ça peut - y donc provenir ? Faut que je dérangions la boutique , pour voir un peu ce qui occasionne ça . Perrette , tu n'aurois pas idée de queuqu'chose toi ?

P E R R E T T E .

Ah ! ma fine non... à moins que ça ne soit queu-quefois d'une veste qu'on a apporté l'aut'soir , que j'avons oublié de vous en parler .

S I M O N .

Une veste ! & où que c'est que tu l'as fourée ?

P E R R E T T E .

Par là , dans s'tas d'hardes qu'étoit dans le coin .

M a d a m e S I M O N .

Voyons donc un peu , pour que je voie à voir ça . (*Ils dérangent toutes les hardes.*) Ah ! quiens not homme , c'est p'tête ça ?

(*Elle lui montre une veste.*)

S I M O N.

Voyons, donne. Ah ! sarpédié ! v'la le tuyau-tem. (*à Perrette.*) Comment, misérable, t'es assez idiote pour me mettre une vilainie comme ça à travers mes habits, que v'la tout qu'est empoisonné à stheure-ci ?

P E R R E T T E.

Dame, Monsieur, j'avons cru ben faire,

Madame S I M O N.

Mais, grosse bête que vous êtes, est-ce que vous ne sentiez rien, donc, quand vous avez pris sste veste ?

P E R R E T T E.

Pardon, excuse, Madame. Je sentons assez d'habitude, mais j'équions enchifernée ce soir la.

S I M O N.

Ah ! la malheureuse ! quiens, ote-toi de devant moi, car je t'étrangleroïis, vois-tu ? (*à sa femme.*) Gn'y a pas à dire non. Je sommes dans not tort. J'avons gâté les habits de tout ce monde.

Madame S I M O N.

C'est sste chienne de veste qu'est cause de tout ça. Tenez.

S I M O N.

Ote-la d'ici, ta maudite veste, & que le dia-

B iv

ble la puisse emporter. (*Madame Simon jette la veste par la fenêtre.*) (à Perrette.) Et toi, coquine, tu me le paieras. Voyez un peu s'il est possible d'être aussi étourdie que ça.

PERRETTE.

Dame, Monsieur, le soir comme ça....

SIMON.

Tiens, tais-toi, crois moi... Va faire ton paquet & apporte moi tes comptes, c'est ton pus court. Va t'en l'y régler ça, Madame Simon... Je ne m'étonne pus à présent. (*Madame Simon & Perrette sortent.*) Quiens ! qu'est-ce qui vient encore.

SCENE IX.

SIMON, JANOT.

Monsieur, c'est-y vous-même que j'ai l'honneur de parler qu'êtes le dégraisseur ?

SIMON.

Oui, quicque vous me voulez ?

JANOT.

Moi ! oh ! je viens exprès pour queuque chose, peut être.

SIMON.

Mais encore ! de queux part ?

JANOT.

Bon ! de queux part ? Et pardi , de la mienne. Est-ce qu'on ne vous a pas parlé de ça , ste Demoiselle , avec son favôn de tantôt que j'y ai donné l'autre soir ma veste.

SIMON.

Ah ! ah ! un petit instant. Quoique vous me dites donc là ? Vous venez pour eune veste.

JANOT.

Eh sûrement , où ce qu'il y a t'eu un petit accident dont ce que je viens la rechercher.

SIMON.

Dites-moi donc un peu , pays , quoi qu'il n'y avoit donc sus vote veste ?

JANOT.

Eh ben ! est-ce qu'on vous l'a pas dit ? c'est des taches comme j'ai expliqué à votre fille ... de camboui.

SIMON.

De camboui ... ne vous trompez vous pas ?

JANOT.

Quiens , regarde donc ; comme il fait là le

malin ? comme s'il ne l'avoit pas ben vu par lui-même , ce que c'étoit ?

S I M O N.

Ah ! je commence à me douter de queuque chose.

J A N O T.

Pardine ! le gros forcier ! c'est ben difficile.

S I M O N.

C'est ste vilaine veste que....

J A N O T.

Vilaine ! oh mais y ne faut pas mépriser da , parce que c'étoit un présent qui m'avoit apporté au jour de l'an , mon parrain , pour mes étrennes de quatre lieues , dans un pot de chambre , où ce qu'il étoit venu tout exprès.

S I M O N.

Mais je dis c'est ste veste qui sentoit si fort ?

J A N O T.

Oh oui ! pour ça , par exempe , on peut ben dire que je n'avois pas été manqué , pas vrai de ce coup là ?

S I M O N.

Ah ! je nous y vlà donc ! comment ! vilain indigne que vous êtes , c'est donc vous qui apportez des vestes comme ça pour dégraisser ?

JANOT.

Eh pardi oui , c'est moi-même. Falloit-il pas la garder comme ça ?

SIMON.

Comment , vous n'avez pas de honte ?

JANOT.

Quiens , de la honte pour faire enlever une tache ?

SIMON.

Une tache , une tache , on se tache pas avec ces choses là.

JANOT.

Queux chien de conte ! quand on voudra se faire tacher , faudra t'y pas venir vous demander avec quoi ?

SIMON.

Eh ! ventrebleu , y n'y a que des cochons & des malpropres qui s'arangent comme ça.

JANOT.

Malpropre , toi-même. Vovez donc un peu comme il est difficile ! & c'est ça ce qui te fait vivre , les malpropres.

SIMON.

Malpropre tant qu'on voudra , mais encore on ne se tache pas avec de certaines choses que...

J A N O T .

Et je veux me tacher avec ça , moi , là. Chacun a son goût. P'tête... Vous n'êtes pas Dégresfeur pour rien , au bout du conte.

S I M O N .

Eh ben ! tache toi avec le diable si tu veux , va te promener.

J A N O T .

Promener ! oui , je viens exprès la chercher pour y aller , ma veste , à la promenade ; est-elle prête ?

S I M O N .

Ta veste ? oh ! ma foi , elle est peut-être bien loin à l'heure qu'il est.

J A N O T .

Ah ça ! queuque ça veut donc dire ste façon là , avec quoi que vous me parlez ? c'est-y que vous vous en moquez , dites donc un peu , Monsieur , de moi ou de ma veste.

S I M O N .

Je te dis qu'elle est loin , ta veste , si elle court toujours.

J A N N O T .

Comment ! si elle court ! mais jerni , je crois ben qu'elle ne doit pas courir , entendez-vous ben ça qu'avec mes pieds , ou ben , c'est que... je vous la ferai payer , moi , la course qu'elle fera.

CHEZ LE DÉGRAISSEUR. 29

SIMON.

Toi ?

JANOT.

Oui dà moi. Oh ! c'est que je ne suis pas si bête, non à présent de pis que je fréquente Dodinet, comme j'étois les autrefois.

SIMON.

Oh ça ! écoute-moi. Je n'ai pas dégraillé ta veste, mais si tu ne t'en vas pas bientôt, je te vas dégraisser les épaules, entens-tu ben ça ?

JANOT.

Oui dà ! c'est pas de ton métier ça, mais pis que tu le prens par là, j'allons voir ça. Commence toujours par me rendre ma veste, ou si non....

SIMON.

Quest-ce que tu feras ?

JANOT.

Qu'est-ce que je ferai ? tu le verras.

SIMON.

Eh ben ! voyons donc ; ma femme l'a jettée par la fenêtre, ta veste, & le diable l'a emportée depuis.

JANOT.

Ah ! sainte Bethanie ! tu l'as jetté par la fenê-

tre ! une veste de Saint-Germain , que mon père m'avoit donnée au bout de six mois , de son onque , qui ne l'avoit portée que deux ans , qu'elle étoit toute flambante neuve.

S I M O N .

Va , va , console-toi ; elle se nétoira dans quelque ruisseau.

J A N O T .

Dans quelque ruisseau ! ah ! jarny , ça me se tourne tout mon sang ... mais ne crains pas que j'en serai la dupe , non. Je te rendrai celle là , quand tu me rendras la mienne.

(*Il s'empare d'un paquet.*)

S I M O N , *se jettant sur lui.*

Ah ! coquin , tu me voles.

J A N O T .

C'est toi qui me voles , moi , je reprends mon bien.

(*Ils se battent.*)



S C È N E X.

Les Acteurs précédens, Madame SIMON.

Madame SIMON.

E H ben ! queux train que c'est donc là ?

SIMON.

Quiens , femme , vla l'homme à la veste.

Madame SIMON.

Quoi , c'est vous qui....

JANOT.

Sans doute ! c'est moi. Allez-vous pas foutre vot' nés la aussi vous ?

Madame SIMON.

Oh ben ! vous ne risquez rien.... Comment , c'est vous qui vous accommodez comme ça ?

JANOT.

Quiens , Madame Propet. Passez donc un peu sous une fenêtré pour voir , & pis que tout d'un coup un queuq'zun sans rien dire sus vote robe , comme à moi , pan , vous auriez le nez cassé après... J'emporte ça toujours.

SIMON.

Arrête-le. Ferme la porte , ma femme.

SCÈNE XI.

Les Acteurs précédens, LE SUISSE.

LE SUISSE.

CH'apporte la Commissaire, nous voir à st'hure.

JANOT.

Le Commissaire ! ah ! jerni, je me sauve.

LE SUISSE.

Où ce que toi allir ? qu'est-ce que l'y être là ?

JANOT.

Monfieur, c'est un coquin qui ne veut pas me rendre ma veste.

LE SUISSE.

Pon. L'y être un fripon encore avec moi.
Reste la aussi, toi. Tout à l'heure faire ton plainte.

JANOT.

Oh non pas, Monfieur, je fais trop ben ce qu'en vaut l'aulne des plaintes, à présent.



SCENE

SCÈNE XII.

Les Auteurs précédens, LE CLERC DU
COMMISSAIRE.

LE CLERC.

EH bien ! Madame , qu'est-ce que c'est donc que cela ? Voilà plusieurs personnes qui se plaignent de vous. On dit que vous employez de mauvaises drogues , & que vous mécontentez toutes vos pratiques. Si cela continue , on sera obligé de faire fermer votre boutique.

LE SUISSE.

Ia fermé son boutique ; mais auparavant il payir mon culotte.

JANOT , *au Suisse.*

Oui , & ma veste aussi , Monsieur.

Madame SIMON.

Ah ! Monsieur le Commissaire , ce sont de mauvaises langues...

LE CLERC.

Madame , il n'est pas question de nier , il faut répondre sur les faits.

SIMON.

Oui , oui , Monsieur. Tais-toi , femme , laisse-

moi parler. Vla la vérité de tout , Monsieur , mes drogues sont bonnes , mais tout ça est venu par un équiproco que c'est ce petit drole là qu'en est cause.

LE SUISSSE , à Janot.

Terteifle ! toi l'y afre caté mon culotte.

J A N O T.

Moi , Monsieur , ça n'est pas vrai.

LE CLERC , *le reconnoissant.*

Ah ! c'est toi. Que fais-tu donc là ?

J A N O T.

Ah ! Monsieur , vous êtes ben bon de me reconnoître ! c'est que sous votre respect , vous savez ben le conseil d'un écu que vous m'avez donné l'aut' fois de six francs pour st'avanture que vous m'avez dit , va te nétoyer.

LE CLERC.

J'entens. Tu as apporté ta veste ici ?

J A N O T.

Oui , Monsieur. Que c'est d'Odinot qui me l'a t'indiqué , & à présent y me dit qu'on l'a jetté dans le ruisseau , sa femme !

LE CLERC.

Comment ! comment m'arranges-tu cela ?

S I M O N.

Ecoutez-moi , Monsieur , vla justement l'affaire. Ste maudite veste étoit toute...

JANOT.

Y n'y a pas besoin de mettre les i sur les points.
Monsieur le Commissaire fait ben.

LE CLERC.

Oui, oui. Achevez.

Madame SIMON.

Eh ben, Monsieur, ste chienne de veste s'est
trouvé fourée parmi les hardes qui étions là, &
elle a tout équipé, que les pratiques s'en plai-
gnent à présent.

LE CLEEC.

Ah ! dame, c'est votre faute. C'étoit à vous à
avoir soin de ne pas mettre cette veste avec les
autres effets. Vous avez tort.

LE SUISSE.

Affurément. Mon culotte n'afre point affaire
avec son veste.

JANOT.

Et par vengeance contre ma veste, il dit à pré-
sent qu'il l'a jettée dans la rue.

LE CLERC.

C'est encore un autre tort que vous avez.

SIMON.

Ah ! ventrebleu, vla eune belle journée que
j'avons fait là. Queux ressources y a t'y donc à ça ?

LE CLERC.

Il n'y en a pas d'autre que de réparer votre

Cji

étourderie. Donnez une veste à ce garçon en place de la sienne, & si l'odeur des effets endommagés ne passe pas, vous serez obligé de les payer.

LE SUISSÉ.

L'y être ein pon chuchment. Grand merci, Monfir. (à Simon.) Sans atieu, camarate, che cours encor pour l'exercice, & je laisse ici la paquet. Temain nous finir ensemblément. Atieu, Monfir la Commissaire. (Il s'en va.)

SCÈNE XIII.

Les Auteurs précédens, hors le Suisse.

JANOT, au Clerc.

MONSIEUR se ressouviendra ben que ce n'est pas moi qui ai entamé la plainte ste fois-ci.

LE CLERC.

Oui, oui; c'est par ricochet. Il ne t'en coutera rien, au contraire. Allons, Monsieur Simon, mettez-vous à la raison, & promettez à ce garçon de le dédommager.

SIMON.

Eh ben ! puisqu'il le faut....

JANOT.

Ah ! ce n'est pas la peine qu'il me promette. Je le tiendrai ben quitte , pourvu qu'y me donne...

Madame SIMON.

Monsieur le Commissaire , je ne demandons pas mieux que de nous exécuter. Mais c'est ben malheureux pour nous , toujours.

LE CLERC.

Toutes ces réflexions là viennent trop tard. Il falloit les faire auparavant. Croyez-moi , finissez , & que cela vous serve d'avis pour une autrefois.

SIMON.

Eh ben ! j'ai là dedans un petit habit tout neuf d'un faraud qui m'emporte encore de l'argent. Venez vous-en l'essayer. Si y vous va , je vous le donnerai. Je ne peux pas mieux dire.

JANOT.

Ah ben ! comme ça je frons bentôt d'accord. Je n'ai pas pus de fiel , moi , au sujet de ma veste qu'un pigeon , pourvu que j'en aie une meyeure , c'est tout d'même.

LE CLERC.

Allez , allez vous arranger , & une autrefois Monsieur Simon , faites en sorte qu'on n'entende plus rien dire contre vous.

Oh ! j'y prendrons garde allez ; ça me vaut une bonne leçon.

JANOT.

Et moi , Monsieur le Commissaire , drès que j'en aurai d'autres à faire des plaintes , je vous promets ben que je n'irai pas à d'autres qu'à vous.

LE CLERC.

Je vous suis obligé de la préférence.

SCÈNE XIV.

Les Acteurs précédens , hors le Clerc.

SIMON , *brusquement à Janot.*

ALLONS , marche là dedans.

JANOT.

Oh ! mais ne brutalise pas dà ; car il n'est pas encore loin. Je te ferais donner une redingote pour les intérêts , moi.

(Ils entrent au fond.)



S C È N E X V.

Madame SIMON , L'ABBÉ , *donnant le bras à* LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

EST-CE vous qui êtes Madame Simon ?

Madame SIMON.

Pour vous obéir , Madame.

LA COMTESSE.

Que veut dire ma femme de chambre , d'une robe qu'elle a apportée ici & que vous avez gâtée.

Madame SIMON.

Hélas ! Madame , c'est un ben grand malheur ou-ce quen'y a pas de not' faute que v'là deja ben d' l'argent que je perdons parrapport à ça , & que je sommes ruinés. Si vous n'avez pas pitié de nous.

L' ABBÉ.

Mais qu'est-ce que c'est donc que cet événement ? Qu'est-ce qui vous arrive ?

Madame SIMON.

C'est par la faute d'une malheureuse fille de
Civ



boutique qui a mêlé des effets , où-ce que çà s'est corrompu l'un pas l'autre.

L' A B B É.

Comment donc ! Mais c'est une aventure que tout cela. Je vois d'ici , Madame la Comtesse , que vous en ferez pour votre robe. Mais à propos de cela , dites-moi donc la bonne , vous avez un manteau ici à moi.

Madame S I M O N.

Hélas ! M. l'Abbé , votre manteau....

L' A B B É.

Comment donc ?

L A C O M T E S S E.

Ah ! l'Abbé , voilà un hélas de mauvais augure , & je crois que la fatalité n'aura pas épargné votre manteau ?

L' A B B É.

Expliquez-vous donc , Madame Simon. Est-ce qu'il est aussi perdu ce manteau ?

Madame S I M O N.

Perdu ! oh non , Monsieur , sinon que vous y trouverez un peu d'odeur.

L' A B B É.

Oh ! pour de l'odeur , si elle n'est pas trop forte ... (*à la Comtesse.*) Madame on est accoutumé aux odeurs à présent ... voyons donc.

Madame S I M O N.

Le v'là , Monsieur.

L' A B B É.

Ah ! si donc , quelle horreur ! Vous appelez cela de l'odeur , Madame Simon ?

Madame S I M O N.

Dame , mon cher Monsieur , je vous dis que c'est un sort qu'on nous a jetté.

L' A B B É.

Non parbleu , ce n'est point un sort ; c'est bien de . . . En vérité , Madame la Comtesse , ce sont des effets perdus entierement , abimés sans ressource.

L A C O M T E S S E , *d'un ton dur.*

Vous êtes une femme bien mal-adroite , Madame Simon , c'est une mauvaise plaisanterie que vous nous faites là.

Madame S I M O N.

Ah ! ma chere Dame , ne vous fâchez pas contre moi. La tête m'en tourne , du chagrin que j'en ai. M. l'Abbé , intercédez pour nous. Je vous en supplions. Je ne sommes pas à notre aise. Mon mari & moi , je ne faisons que de nous établir. J'avons déjà un enfant en nourrice & pis un autre qui s'avance.



S C È N E X V I.

*Les Auteurs précédens , SIMON , JANOT ,
en habit de Jokat.*

S I M O N , à Janot.

LA , vous v'la ben comme ça.

Madame S I M O N .

Ah not'homme ! viens-t'en m'aider à fléchir
ste bonne dame , quiens c'est à elle la robe.

S I M O N .

Hélas , Madame , je n' sçavons comment ré-
parer ça. Je sommes un malheureux , vous êtes
ben la maitresse de faire vendre ma boutique ;
& encore ça ne nous acquittera pas... V'là stila
qu'est cause de tout ça , tenez , & je viens encore
de l'y rendre un habit en place de sa veste qui a
empoisonné tous vos effets.

L A C O M T E S S E .

Comment ! mais je crois que c'est Janot.

J A N O T .

Oui , sûrement , Madame , c'est ben moi , ben
à vot' service encore.

LA COMTESSE.

Mais voyez donc, l'Abbé, comme il est bien dans cet habillement-là !

L' ABBÉ.

Oui, il est tout à fait intéressant.

JANOT.

Ah ! Monsieur, c'est une marque de vot' part.

L' ABBÉ.

Mais Madame, si comme ils le disent, cela provient de l'histoire de M. Janot, ces pauvre gens sont plus malheureux que coupables ...

Madame SIMON.

Ah ! M. l'Abbé, je vous en prions... ma chère Dame, c'est lui. (*Elle se jette aux pieds de la Comtesse.*)

JANOT.

Moi, Madame. Mais je suis-t'y cause moi, si ça se rencontre avec mon histoire de l'aut' jour. Vous sentez ben, M. l'Abbé.

L' ABBÉ.

Oui, oui, je sens très-bien.

LA COMTESSE.

Ah ! l'aventure est trop drôle, j'en ris malgré moi. Rassure-toi Janot, levez-vous, bonne femme,

& ne parlons plus de cela , mais une autrefois faites un peu plus d'attention.

S I M O N .

Ah ! Madame, queux générosité ! Ah Monsieur l'Abbé ?

L' A B B É .

Voilà qui est fini ; & pour n'avoir plus occasion d'y penser , M. Janot me fera l'amitié d'accepter ce manteau ?

J A N O T .

Ah ! M. l'Abbé , que le ciel vous le rende.

L A C O M T E S S E .

Monsieur , les bons exemples doivent être suivis & je vous imite , écoute Janot , si tu veux faire ta paix avec Mademoiselle Suzon , donne lui ma robe. Je t'en fais présent.

J A N O T , *transporté de joie.*

Ah ma chere Dame ! Est-ce t'y possible que tout ça ? Comment ! la robe de ste belle Dame !.. Je n'en reviens pas moi... mais pour Mademoiselle Suzon... je n'ai pas de rancune puisque ça m'a valu tout ça , de la sottise qu'elle m'a faite. Mais elle n'en tâtera que d'une dent , toujours.

L A C O M T E S S E .

Eh bien ! écoutes Janot ! puisque tu renonce à Mademoiselle Suzon , j'ai une autre proposition à te faire.

JANOT.

De quoi que ça pourroit être, Madame.

LA COMTESSE.

Tu viens de faire ma conquête, avec cet habit là. J'ai cédé mon Joke à une de mes amies & si tu veux rester avec moi en cette qualité, tu n'as qu'à monter derriere mon carosse, tes gages coureront dès ce moment.

JANOT.

Ah ! jarny, pas si bête, que de manquer ça, moi. Madame je vous prens au mot.

LA COMTESSE.

Venez avec moi l'Abbé ; je vais vous reconduire.

SCENE XVII & dernière.

SIMON, SA FEMME, JANOT, *émerveillé.*

SIMON.

Eh ben ! Suis-là donc imbécile.

JANOT.

Ah ! mordine, m'est avis que je rêve. Ce que c'est que de nous pourtant. Au moment qu'on

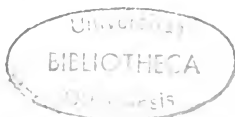
s'y attend le moins ... & comme ça m'est venu encore !.. Des coups , l'histoire de la fenêtre... mis à la porte... & pis v'là des présens... des conditions... des Comtesses !.. ça prouve ben qu'on a raison de dire ; A QUELQUE CHOSE MALHEUR EST BON.

A U P U B L I C.

M E S S I E U R S.

Pour que Janot se trouve tout à fait content , il faut qu'il vous voie prendre autant de part au bonheur qui lui arrive , comme vous lui avez témoigné d'intérêt quand il a payé l'amende.

566 143
F I N.



















a39003



009724492b

PQ
1981
D4J3
1780